

Lambert (Josée)

Un réquisitoire contre l'indifférence

Hommage à Josée Lambert, Artiste pour la Paix 1998, Théâtre d'Aujourd'hui, 14 février 1999

« Où croît le danger
croît aussi ce qui sauve. »

Je peux difficilement parler de Josée sans voir en elle une exception, ce qu'elle n'a pas voulu être.

Mais elle a découvert très vite, je crois, qu'elle en est une, tout comme il lui a fallu découvrir le prix de ses choix.

Je crois pouvoir dire que, comme la plupart d'entre nous, elle est d'abord allée vers les choses par curiosité, par goût, par complicité native, ce n'était que découverte du monde selon sa nature, ce n'était qu'allégeances guidées par l'amitié.

Mais voilà que vient le jour où tout cela doit être assumé et même revendiqué comme choix politique dans le magasin de porcelaine des intérêts personnels des gens dans la place et des gens qui se placent.

Un jour ou l'autre on découvre que nos choix personnels sont aussi des choix politiques

C'est une surprise pour certains, c'était prévisible pour d'autres

Disons que ça été une surprise pour moi, c'est pour cela que je vais parler des gens en général même si Josée ne s'en préoccupe pas, elle préfère allumer sa chandelle que de maudire l'obscurité.

Mais laissez moi parler de l'obscurité pour dire qu'en cette époque je ne sais plus si les gens sont inconscients ou s'ils sont désespérés.

Aujourd'hui peu d'entre nous ont le rêve que le monde puisse changer.

Les autres voient le monde comme un chaudron d'enfer avec l'humanité dedans.

Il y a ceux qui sont tombés tout au fond, où il n'y a que misère et guerre civile, épidémies et régimes corrompus, ... dans un affreux tumulte.

Et il y a ceux qui restent sur le dessus, qui parviennent à se hisser dans les hauteurs, sans jamais se mêler à ce qui grouille tout au fond.

Il est vrai que les gens au fond du chaudron parce qu'ils se piétinent, jetés pêle mèle les uns sur les autres, n'ont pas toujours le luxe de rester irréprochables.

Mais ceux qui sont restés au-dessus de la mêlée leur doivent un procès et ils ne valent guère mieux lorsqu'ils ne veulent rien entendre des massacres de crainte d'être souillés par le malheur.

Pour un nanti, ne pas voir le démuné fait partie de son luxe, il est prêt à payer pour créer des sociétés de première classe, dans lesquelles nous n'avons pas besoin, de nous demander, à chaque matin qui se lève, si nous pouvons rendre le monde meilleur.

Faisons-nous tout ce qu'il faut pour que chacun ait sa dignité dans le petit monde à notre portée ?

Vous savez il y a tous ces gens qui font leur petite affaire, chacun de son côté, ils savent très bien distinguer le bien et le mal, quand il s'agit de juger les autres.

Mais je me demande - comment peut-on juger ce qui est bien et ce qui ne l'est pas quand on ne fait rien soi-même pour le bien ?

C'est la question que je voudrais poser car le plus étonnant dans tout ça, c'est que leur privilège de passer un jugement sur tout et sur rien les placerait d'emblée du côté du bien !

Vous croyez que j'exagère, mais attendez de les voir à l'ouvrage, vous ne soupçonnez pas l'indignation qu'ils peuvent feindre pour se prouver qu'ils sont parfaits.

Mais c'est une perfection immobile.

C'est la perfection de ceux qui paraissent toujours au-dessus de leurs intérêts personnels et qui méprisent quiconque n'a pas cette hauteur parce qu'il se cherche un travail, une terre, un foyer, ...

Ils ont trouvé, à mi-chemin entre l'égoïsme et l'altruisme, une niche confortable où ils sont bien à l'abri. Comment font-ils ? Faites leur confiance !

Ils parviennent à fermer les yeux sur ce qui se passe en dehors de leur monde, petit monde du reste qui les tient bien occupé.

Au prix de quelles contorsions, direz-vous, peuvent-ils paraître au dessus de leurs intérêts sans s'occuper de celui des autres ?

Il faut faire, semble-t-il, des acrobaties incroyables pour parvenir à cet entre-deux de l'indifférence.

Mais voilà qu'on découvre que cet entre-deux s'appelle la « société », et aussi que « La société est une merveilleuse machine qui permet aux bonnes gens d'être cruelles sans le savoir² ».

Aujourd'hui les combats sont aussi féroces qu'autrefois, c'est encore le massacre perpétuel, mais avec ceci de différent que les armes sont feutrées, les coups sont silencieux, les morts restent debout.

On peut être mort et quand même gagner, ce qu'on a gagné c'est sa place.

Un cadavre vindicatif fait mieux l'affaire, il se décompose sur place il exhale une violence muette, sans paraître s'attaquer à personne en particulier (enfin c'est ce qu'il semble),

— pendant ce temps, cette « merveilleuse machine » qu'est la société fait ses comptes, pratique les exclusions, accentue la précarité, détruit les personnes — tout ça dans le plus grand silence.

Car cette machine est l'indifférence perfectionnée des gens qui ne connaissent pas d'autre combat que celui qui concerne leurs places et les places adjacentes.

Des gens qui croient que leur argent, leur statut, leur aisance matérielle, leur retraite, &c. — que tout cela est mérité.

Bien sûr ils n'iront pas jusqu'à dire que ceux qui n'ont rien, que ceux qu'on enferme dans des camps, qui sont torturés ... c'est aussi parce qu'ils l'ont mérité.

Ils ne le diront pas, mais ils ne diront rien d'autre, parce qu'ils n'ont pas d'idée là-dessus, et pourquoi n'ont-ils pas d'idée là-dessus ?

Parce qu'ils ne savent pas vraiment ce qui se passe ailleurs, enfin disent-ils, Oh oui, ils ne sauraient pas ce qui s'est vraiment passé ... là-bas, ailleurs.

Mais que diront-ils à leur enfants ?

À quel âge nos enfants peuvent-ils connaître à quoi ressemble un génocide ?

Le père doit-il dire à son enfant : « laisse-moi t'enseigner l'indifférence, c'est le seul bouclier contre les horreurs de ce monde, horreurs contre lesquelles on ne peut rien de toute façon » ?

Ou bien, lorsque le père quitte son enfant, le laisse aller dans le vaste monde, il devrait plutôt lui dire : « n'oublie pas ceux qui souffrent, l'indifférence est le pire ennemi³ », et lui donner ainsi la possibilité d'apprendre à faire sa vie malgré le spectre immense de la mort.

Sinon la mort nous écrase, on se jette au sol, la face contre terre en tremblant, comme une bête abattue.

Pour éviter cela, on préfère ne rien savoir, on préfère ne rien regarder.

C'est ainsi que certaines personnes, regardant les photos des détenus récemment libérés de Kham et de leur famille, de la série « Ils étaient absents sur la photo », ne voient là que des terroristes, quelque chose de trop présent, dont l'existence s'écoule par le regard comme un lait noir :

Elles disent alors : « Ce sont des terroristes, d'ailleurs ils en ont l'air, alors s'ils n'ont pas eu de procès ... c'est un peu normal, non ? On ne sait pas vraiment qui sont ces individus. »

Ces personnes ne savent pas ce qui se passe ailleurs ?

Ce qu'elles ne savent pas, surtout, c'est qu'elles ne veulent rien savoir de ce qui se passe ailleurs !

Lorsqu'elles regardent une photo de Josée Lambert, elles ne se rendent pas compte à quel point elles ne veulent pas la regarder, — ou plutôt, le peu qu'elles en voient leur fait sentir à quel point elles ne veulent pas la regarder, c'est leur propre réticence qui leur revient dans le regard immobile de la personne regardée, un regard qui leur paraît alors insupportable, d'autant qu'il cache une violence qui n'est pas celle que l'on pense.

Tout d'un coup il apparaît que le chaudron d'enfer ce n'est pas seulement l'agitation meurtrière, qu'il y a tout au fond une réserve immense de calme et d'humanité.

Par le regards ces gens nous paraissent trop proches, et aussi le monde nous paraît trop vaste.

Car le monde est aussi vaste que l'on prête de dignité à la personne humaine.

Alors qu'ici même tout nous semble à l'étroit, ici même où l'on se tient, il nous importe plus que jamais d'être au-dessus des autres d'autant que rien ne nous sépare d'eux.

On veut plus d'argent, plus de pouvoir, plus de prestige parce qu'il nous faut créer une différence avec les autres.

Il y a déjà une différence mais on ne la voit pas.

On ne voit pas que notre conception de la vie, que notre façon d'être dans la vie, tout cela nous rend profondément différents les uns des autres.

Lorsqu'une personne bien en place regarde quelqu'un qui n'a pas de place, elle ne voit pas ce que cette dernière a de différent, — elle ne voit que des perdants.

Il semble ainsi qu'il n'y a pas d'autre différence que d'être perdants ou gagnants .

Et cette différence, ceux qui ont leur place, s'emploient à la creuser pour ceux qui n'en n'ont pas.

Ce qui vérifie que les gouffres les plus étroits sont les plus profonds⁴.

Quelle est cette paix qui nous donne tout le loisir de travailler sans relâche à multiplier les fissures. ?

On multiplie les fissures qui sauront nous séparer.

Certes, il y a une violence au Moyen Orient.

Mais il y a une violence chez nous aussi.

Quand, pour une part, nous laissons faire, alors qu'il y a tant de gens qui sont privés de tout.

Mais cette violence habite également tous ceux, ils sont nombreux, pour qui le monde n'est qu'un chaudron d'enfer et la vie n'est qu'un jeu de places.

Nous avons cette violence en nous lorsque nous avons atrophié notre désir d'un monde meilleur, lorsque nous avons renoncé à la paix, lorsque nous n'avons qu'indifférence pour les déplacés, pour tous ceux qui ont le désir que les lieux perpétuent leur mémoire et que la mémoire soit la clef des lieux.

Il est vrai qu'on est responsable des autres, y compris de leur irresponsabilité⁵.

Mais je n'arrive pas à éprouver une compassion pour ceux qui ne s'efforcent pas d'être généreux.

Ils se rendent insensibles à toute souffrance non pour fuir une souffrance en eux-mêmes mais pour se mettre à l'abri de la souffrance des autres.

Il y a chez l'égoïste un refus de prendre sur soi une part, une petite part de la souffrance du monde, car l'indifférence c'est « la perfection de l'égoïsme⁶ ».

Ils veulent avant tout être parfaits, ils trouvent l'amitié trop brouillonne. parce qu'avoir des amis, s'est s'exposer à prendre sur soi leurs difficultés et leur désarroi.

Être solidaire c'est vivre au jour le jour dans un monde qui est rempli par le malheur des autres.

Pour le comprendre, il n'est pas nécessaire d'être un écorché, il faut se savoir vulnérable pour rejoindre tous ces gens enfermés dans une petite pièce, il fait sombre, il n'y a rien à manger il fait froid, on ne peut s'allonger ainsi les jours passent, puis les mois, puis les années.

On ne se soucie plus de savoir quel jour c'est, il n'y a que les jours où l'on souffre moins.

Il n'importe plus d'être de ce siècle ou d'un autre.

Reste une complicité avec la lumière, c'est la vie qui vient encore jusqu'à nous.

Reste une complicité avec l'instant.

Nous avons longtemps été superstitieux de notre bonheur.

Mais la seule malédiction c'est de faire injure au bonheur, de le laisser passer sans le goûter, sans ressentir combien il nous est nécessaire.

Car c'est notre œuvre d'art à tous, la seule qui importe, la seule qui soit vraiment inestimable : s'inventer une euphorie dans une respiration.

Alors la petite pièce est comme une chambre photographique, la comparaison est trop facile, d'où l'on pourrait tirer l'image la plus dépouillée de la vie.

On apprend exactement ce qu'on veut sauver, c'est rien du tout, ça tient à la pointe du souffle, c'est un désir de vivre plus nu que notre misère.

Ici l'amour de la vie a besoin de s'agripper au monde entier pour ne pas lâcher prise.

Ici la vie est réduite au plus grand dénuement, — comme lorsque Rimbaud nous est apparu le jour de sa mort « la face contre terre, aussi nu par terre que l'enfant quand il sort tout nu du ventre de sa mère⁷ ».

Par une transfiguration étonnante, la nudité devient parure, c'est la richesse du berger qui, ne possédant rien, possède la cime des arbres, la nuit et ses étoiles.

Il y a chez Josée Lambert, quand elle montre ses photos, un sourire, une jubilation que je ne comprenais pas d'abord.

Elle éprouve une joie à parler de ses amis Libanais qui ont traversé l'enfer : elle est tout à sa joie, à ce moment là, d'être avec eux par la pensée et par l'image.

Après tout ce temps une liberté a été retrouvée, des familles ont été réunies.

Nombre d'entre eux resteront marqués, restent diminués.

Mais le simple fait d'avoir tenu le coup si longtemps est une victoire immense, Josée Lambert voit leur seule présence parmi nous dans le monde d'aujourd'hui, comme un acte de courage, et elle se sent honorée d'être le témoin de tant de courage.

Il y a de la lumière dans le visage de Josée Lambert et il y a aussi cette lumière là dans ses photos.

Parce qu'on y voit le désir de vivre mis à nu, on y voit un désir de s'agripper au monde qui, d'emblée, comprend tous les gens.

Aujourd'hui l'incommensurable n'est pas le sublime d'une tempête, c'est se représenter, pour chacun des milliards d'individus sur la planète, que chacun a le droit d'être heureux.

Comment ne pas voir une si grande recherche de bonheur comme une agitation furieuse ?

Et surtout, comment n'être pas atterré, par tant de possibilités de vie refusées ?

C'est la responsabilité réelle qui incombe à chacun de nous : la nécessité de créer un monde différent.

C'est une responsabilité fondamentale : ceux qui peuvent proposer autre chose doivent impérativement le faire, ils doivent trouver un langage pour le faire, ils doivent se définir une tâche, l'articuler et la partager.

Afin de ne pas quitter ce monde sans avoir tenté de le rendre meilleur.

Enfin, trêve de tout ça, ce sont des choses que nous savons trop bien.

Je soupçonne de me laisser emporter par l'indignation dans l'espoir que cela m'arrachera une phrase que je n'aurais pas pu écrire autrement.

En fait nous ne faisons que parler les choses, celles-ci parlent à travers nous

Pourtant nous croyons encore qu'une phrase est une victoire.

Contre l'indignité nous voulons opposer une noblesse du langage, nous voulons perpétuer une glorification de l'art.

Parce que celle-ci permet de nier une solitude fondamentale de chaque être humain, nous voulons occulter une solitude humaine qui nie la possibilité même du langage et de l'art.

Cependant il en va parfois autrement, comme ici avec ces images photographiques.

On aperçoit aussitôt devant ces œuvres qu'on ne les sort pas de soi-même de la même façon.

Qu'il convient plutôt de s'effacer devant ce qu'elles donnent à voir. Car en effet, chaque image est une défaite pour l'humanité.

Il y a une solitude depuis laquelle on peut regarder ces images, on peut aller à la rencontre des lieux et des gens.

Laisser l'émotion parler en nous c'est déjà être solidaire.

Regarder l'image c'est une victoire que l'on peut accorder

Michaël La Chance, février 1999

1. Hölderlin, « Patmos » (1803).

2. Alain, Propos sur le bonheur, Gallimard, 1928.

3. Dernières paroles de son père au poète Paltiel Kossover. Cf. Elie Wiesel, Le testament du poète juif assassiné, Seuil, 1981.

4. Les abîmes les plus étroits sont les plus infranchissables, par dessus le plus petit abîme il est plus difficile de tendre un pont : « la plus petite faille est celle qui le plus pesamment se franchit ». Cf. F. Nietzsche, Ainsi parlait Zarathoustra, trad. M. de Gandillac, Gallimard, coll. Idées, p. 269 : « Le convalescent », III, 13.

5 Emmanuel Lévinas, Ethique et infini. Dialogues avec Philippe Nemo, Fayard, 1982, p. 105.

6. Graham Greene, Les comédiens, trad. M. Sibon, Laffont, 1966, p. 417.

7. Paul Claudel sur « Le faible Verlaine », Morceaux choisis., Gallimard, NRF, 1939.